

Une semaine, un livre

N°486, 20 novembre 2022

Giovanni Orelli

L'année de l'avalanche

L'anno della valanga

Traduit de l'italien par Christian Viredaz

1965, Ex Libris 1991, Florides helvètes 2022

130 pages

L'hiver est dur dans ce village de montagne. La neige s'accumule et l'avalanche menace. Faudra-t-il quitter le village ?

Ce village, isolé dans la montagne, se retrouve sous la neige chaque année depuis toujours, mais certaines années sont plus dures encore. Cette fois, c'est un village voisin qui est ravagé par une avalanche. Et la neige s'amoncelle... Le gouvernement cantonal décide l'évacuation vers la vallée et la ville. Les vieux se rebellent, les jeunes sont attirés par une vie plus facile.

L'histoire est racontée à la première personne du singulier par un habitant du village, employé cantonal. Ce personnage occupe une position centrale puisqu'il est issu du monde des paysans montagnards mais il travaille comme fonctionnaire. Il apporte donc son point de vue autant comme villageois qu'en tant que représentant de l'administration.

L'année de l'avalanche est l'histoire de la fin d'une époque. L'avalanche est bien là, c'est sûr, mais elle ne fait que concrétiser la raison du départ. Dans les montagnes la vie est trop dure. La vie dans les villes semble plus facile, elle est moderne. Les débats, discussions et états d'âme des habitants, observés par le narrateur, illustrent la fin d'un monde, la fin d'un monde traditionnel, rustique, rythmé par la nature et le passage obligé, inéluctable comme l'est l'arrivée de l'avalanche, vers un monde plus sécurisé et plus artificiel.

Giovanni Orelli connaît bien ce monde, c'est le sien, et son livre n'est pas théorique. Ses personnages sonnent vrais. Ils vivent. Et ce n'est pas parce que ce livre a un fond politique qu'il n'est pas également romanesque. La neige est partout dans le village tapi au creux de l'hiver, mais il y a aussi les relations humaines, la fête et l'amour... L'auteur réussit à allier les moments de la vie quotidienne avec une histoire plus sociologique. Ce roman est un superbe témoignage d'une époque.

.

Giovanni Orelli est né en 1928 à Bredetto dans le Tessin (Suisse) et mort en 2016 à Lugano. Il a fait des études à l'université de Zurich puis de Milan où il obtient un doctorat en Lettres classiques. Il travaille d'abord comme enseignant à l'école secondaire puis au lycée cantonal de Lugano. Il a été député au Grand conseil tessinois de 1995 à 1999 pour le Parti socialiste. Il a écrit en italien et en dialecte tessinois. Il a publié 16 romans et 5 recueils de poèmes.



Une semaine, un livre

Extraits :

La grande montagne au-dessus de notre village n'a pas bougé. Il y a une avalanche en haut, c'est ce qu'ont dit ceux de l'avion qui survolent la vallée, au sommet de la forêt, au-dessus du village, immobile. Une avalanche est descendue, juste au milieu de la nuit, sur les maisons du bourg, une autre est passée en furie près de Nostengo, elle a brisé toutes les vitres des maisons avec le déplacement d'air. Nous l'avons entendue nous aussi, à distance, nous nous sommes tous réveillés en sursaut. Nous nous sommes mis à courir, d'instinct, comme nous étions, en chemise, hommes, femmes et enfants, par les ruelles qui traversent le village contre en haut et contre en bas. Le vent continue de souffler la neige à l'horizontale, en nous fouettant le visage. Nous courrons tête baissée, cherchant d'instinct un refuge, l'église.

.

Les vieux mettent leurs sous et quelques papiers dans la poche de leur gilet, les femmes regardent que le feu soit éteint, que l'eau ne coule ni trop ni trop peu dans l'évier, il pourrait encore geler.

Les filles se regardent encore un coup dans la glace, elles s'arrangent encore une fois les cheveux, et c'est parti.

La mère ferme la porte à clef, met la clef dans sa poche, sous le mouchoir, vérifie que la porte soit bien fermée, et fait « adieu » à la maison. J'ai dit au chat de bien monter la garde, il m'a regardé comme pour me dire de l'emmener sur mon épaule. Je regarde les maisons vides, toutes les impostes fermées. Je me retourne parce que quelqu'un, le père du père du père de mon père, entrouvre maintenant un contrevent et sort la tête pour nous voir partir. Non, les maisons c'est toujours les maisons. À les regarder pendant qu'on s'éloigne, depuis toujours un peu plus loin, elles paraissent toujours plus enfouies dans la neige, plus faibles mais aussi davantage serrées les unes contre les autres.